

« NOTRE CORPS NOUS APPARTIENT ».
PERCEFOREST : UN ROMAN
 « FÉMINISTE » ?

Christine Ferlampin-Acher
CELLAM université Rennes 2

301

« Notre corps nous appartient » : le slogan féministe est bien connu, qui, entre autres, affiche le refus de relations sexuelles et de procréations non consenties ou désirées. Nonobstant l'inévitable anachronisme, il ne semble pas contredit par *Perceforest*¹, qui met en récit dans des manuscrits dont aucun n'est antérieur à 1460, dans une chronique fictive racontant les progrès de la civilisation entre paganisme et christianisme, le passage d'une époque de violences exercées par les hommes contre les femmes, à la courtoisie, en même temps qu'il met en scène des personnages de femmes fortes, maîtresses de leur corps. C'est une thèse qu'il faudrait consacrer à la représentation des genres dans *Perceforest*. Ce texte en prose n'a retenu ni Roberta Krueger, dont l'étude sur les lectrices porte sur les textes en vers², ni Helen Swift, qui focalise son approche sur les débats³, mais Jeanne Lods a consacré un développement à ses « figures de femmes⁴ » et Sylvia Huot, dans *Postcolonial Fictions in the Roman de*

1. — *Perceforest*, ed. G. ROUSSINEAU, 14 vol., Genève, Droz, 1988-2018 (*Textes littéraires français*, 343, 365, 409, 434, 506, 540, 592, 615, 631, 647) (livre I, 2 vol., 2007 ; livre II, 2 vol., 1999, 2001 ; livre III, 3 vol., 1988, 1991, 1993 ; livre IV, 2 vol., 1987 ; livre V, 2 vol., 2012 ; livre VI, 2 vol., 2014 ; Complément. Variantes inédites, 1 vol., 2018).

2. — R. L. KRUEGER, *Women Readers and the Ideology of Gender in Old French Verse Romance*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 (*Cambridge Studies in French*, 43).

3. — H. J. SWIFT, *Gender, Writing, and Performance. Men Defending Women in Late Medieval France, 1440-1538*, Oxford, Clarendon Press, 2008 (*Oxford Modern Languages and Literature Monographs*).

4. — J. LODS, *Le roman de Perceforest. Origines, composition. Caractères. Valeur et influence*, Genève, Droz, 1951 (*Publications romanes et françaises*, 32), p. 126-134.

Dans un premier temps, je m'intéresserai aux « femmes fortes » de *Perceforest*, c'est-à-dire à celles qui transgressent les codes du genre médiéval et pourraient préfigurer les revendications féministes modernes dans leur relation au corps. Cependant, dans un second temps, il sera nécessaire de questionner ces représentations en en mettant à jour les présupposés, relevant de représentations du désir et de l'incubation ancrées dans l'époque médiévale (voire les années 1430-1460) et étrangères aux préoccupations modernes.

De nombreuses figures féminines de *Perceforest* adoptent des postures qui relèvent des représentations masculines de l'époque. Certaines se

7. — Christine DE PISAN, Jean GERSON, Jean DE MONTREUIL, Gontier et Pierre COL, *Le débat sur le Roman de la Rose*, éd. et trad. É. HICKS, Paris, Champion, 1977 (*Bibliothèque du x^{ve} siècle*, 43) ; *Le débat sur le Roman de la Rose*, trad. V. GREENE, Paris, Champion, 2006 (*Traductions des Classiques du Moyen Âge*, 76) ; V. GREENE, « Le débat sur le *Roman de la Rose* », *Cahiers de recherches médiévales*, t. 14, 2007, p. 297-311.

déguisent en homme comme Nérónés ou Cersés : leur vêtement, leur fonction sociale (écuyer, berger), leur teint (noirci), leur pseudonyme (Tarquin, Malaquin) font qu'on les prend pour des hommes. D'autres ont un nom masculin : la Pucelle aux deux Dragons est nommée Alexandre⁸ ; Blanche se fait appeler Gorloés⁹, d'un nom homonyme du mari d'Ygerne. Ces femmes ont en commun de décider elles-mêmes de leurs choix amoureux et sexuels. Elles partagent cette posture avec d'autres figures, qui n'adoptent pas des stratégies aussi radicales que le travestissement, la fuite, le déclassement social ou la pseudonymie, mais qui n'en ont pas moins une attitude active dans la mesure où elles revendiquent la maîtrise de leur corps, qu'il s'agisse du refus du viol, de leur sexualité, de leur maternité ou de l'exercice du pouvoir lignager ou politique.

En ce qui concerne le viol¹⁰, le rapt, la violence physique et verbale, le livre I montre que leur vengeance, tout comme leur prévention, souvent prises en charge dans les romans médiévaux par des chevaliers ou des rois, sont ici aussi du ressort des femmes. Darnant et son lignage se rendent coupables de méfaits envers les demoiselles¹¹. Les viols, rapportés en général au passé dans des évocations rétrospectives, sont nombreux. La lutte entre les chevaliers de Perceforest et le lignage de Darnant est marquée par de nombreuses mentions de demoiselles insultées, maltraitées, violées, enlevées, tuées, dont l'extrême jeunesse (comme dans le cas de Filote) teinte ces crimes de pédophilie. Si ce sont les chevaliers de Perceforest qui tuent les félons, comme il se doit dans un récit de chevalerie, les demoiselles sont actives et apportent leur contribution : elles renseignent et soignent. Et surtout elles s'organisent : réunies à quarante dans le château de l'une d'elles, Sarra, elles décident d'aider Perceforest et ses compagnons et, pour ce faire, elles se divisent en quatre groupes (*parties, compagnies*). Sarra tient à ses compagnes un véritable discours militant, invoquant leur triste situation commune : *Nous [...] qui sommes les plus serves et les plus viles tenues de toutes les femmes du monde [...]*. Utilisant le mot *courtoisies*¹², qui fait l'une de ses premières apparitions dans le récit, elle

8. — *Perceforest*, éd. cit., l. VI, t. 1, p. 476, § 460, 6.

9. — Sur les noms en *-ès, -és* (relevant d'une suffixation masculine en grec) portés dans *Perceforest* par des figures féminines, cf. Chr. FERLAMPIN-ACHER, « Le mauvais genre des noms propres féminins se terminant par *-és* dans *Perceforest* », dans *Par le nom connaît on l'homme. Poétique médiévale de l'onomastique*, dir. Chr. FERLAMPIN-ACHER et F. POMEL (à paraître).

10. — L'épisode où Troÿlus dans le livre III met enceinte Zélandine endormie ne peut être assimilé à un viol : la demoiselle est amoureuse du chevalier et, après que Troÿlus s'est uni à elle, elle pousse un soupir d'aise (*Perceforest*, éd. cit., l. III, t. 3, p. 90).

11. — *Perceforest*, éd. cit., l. I, t. 1, p. 151, § 188 ; l. I, t. 1, p. 166, § 203 ; l. I, t. 1, p. 275, § 313, 13-12 ; l. I, t. 1, p. 282, § 318 ; l. I, t. 1, p. 369-370, § 388.

12. — *Perceforest*, éd. cit., l. I, t. 1, p. 411, § 435, l. 6.

Les demoiselles sont constituées en ordre, celui des demoiselles au *cainse roseté*. Blessé, Perceforest a serré Sarra dans ses bras pour la remercier de son aide, tachant de sang sa tunique blanche. Toutes ont alors demandé à ce que leur vêtement soit marqué de même : désormais, dans les cours, elles porteront *leurs cainse enrichies du sanc du roi*¹⁶. Cet épisode constitue les demoiselles en ordre féminin¹⁷ : bien avant que Perceforest institue l'Ordre du Franc Palais (masculin), ce sont des femmes qui inventent, selon *Perceforest*, l'ordre comme organisation sociale, en écho aux pratiques contemporaines. À la fin du Moyen Âge, la coutume se développe chez les princesses – à l'imitation des hommes – de distribuer des robes emblématiques, qui contribuent à constituer autour d'une femme des groupes sociaux caractérisés par une tenue commune. C'est le cas par exemple, comme l'a montré Laurent Hablot, de Marguerite de Savoie, cousine de Philippe le Bon, qui, en 1434, distribue des livrées identiques à un public d'hommes et de femmes¹⁸. Certes il ne s'agit pas dans ce cas d'un ordre composé exclusivement de femmes ou de livrées distribuées uniquement à des femmes, mais selon Laurent Hablot la symétrie entre les pratiques des princes et celles des princesses est remarquable, et il est possible que l'auteur de *Perceforest* ait eu l'idée de transposer les ordres de chevalerie avec emblèmes et livrées dans un contexte féminin.

18. — L. HABLOT, « Les princesses et la devise. L'utilisation politique de l'emblématique par les femmes de pouvoir à la fin du Moyen Âge », dans *Femmes de pouvoir et pouvoir des femmes dans l'Occident médiéval et moderne*, dir. E. SANTINELLI et A. NAYT-DUBOIS, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2009 (*Lez Valenciennes*, 41-42), p. 163-183.

Refusant les injures, le rapt, le viol, les coups, les femmes se veulent aussi maîtresses de leur sexualité, dans le sens où elles décident des relations sexuelles, et non les hommes. Certes le *topos* de la fée séductrice, qui renvoie à un fantasme masculin et à une figure féminine d'exception, peut expliquer ce trait. Pourtant, dans *Perceforest*, ce ne sont pas seulement les fées qui décident de leur propre vie sexuelle, mais aussi de simples mortelles, comme Nérónés. D'ailleurs femmes et fées partagent une même nature : la féerie, relevant d'un savoir acquis, d'origine orientale, puis transmis de mère en fille, n'est pas le signe d'une surnature.

23. — Cf. Chr. FERLAMPIN-ACHER, « Le rôle des mères dans *Perceforest* », dans *Arthurian Romance and Gender*, dir. Fr. WOLFZETTEL, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1995 (*Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft*, 10), p. 274-284.

que dans le livre IV qu'elle lui apprend ce qui s'est déroulé, dans un récit où son *je* écrase toute initiative maritale :

*Je conceus un filz [...]. Mais telle fut l'aventure que l'enffant vint sur terre
pelu comme ung ours par la melancolie que j'avoie, en le concevant, sur
Estonné que j'avoie mué en ours par mon subtil art*²⁸.

Le lecteur peut avoir l'impression que la reine a eu des relations sexuelles avec le roi pour détourner sa curiosité et éviter les questions, ce que semble confirmer le récit que Lidoire poursuit : *en celant la verité je me accointay de vous tellement qu'a ce point je conceus un fils de vous, dont au terme deu je me delivray*²⁹. Le père ne saura rien avant longtemps de ce fils, de sa conception, de son destin, et apparemment il n'a même pas été au courant de la grossesse. Par ailleurs c'est la colère de la mère contre Estonné qui déterminera seule l'aspect de l'enfant. La reine a transformé le chevalier en ours parce qu'elle cherchait à réguler le désir de celui-ci pour Liriopé, dont elle est en quelque sorte la mère adoptive. Paradoxalement la reine réprime et sanctionne le désir d'Estonné en le transformant en ours, symbole de la vigueur sexuelle, et met au monde un fils à morphologie ursine, ressemblant à Estonné comme un enfant à son père. Dans ce scénario, Estonné semble le vrai père, fortement sexué, transmettant son physique à son fils, alors que le roi n'a qu'un rôle secondaire et se trouve dépossédé de sa paternité. L'exil de l'enfant, que la reine explique par sa pilosité (révélatrice d'un adultère fantasmé ?), a été motivé, nous l'apprenons ensuite, par le fait que la reine a lu dans les étoiles que l'enfant devait, pour son honneur, quitter la *Bretagne*³⁰. La conception d'Ourseu, si elle convoque des croyances bien connues sur l'influence de la vue et de l'imagination maternelle dans les conceptions, est aussi l'occasion de camper une Reine Fée qui décide, sagement (grâce aux étoiles), du destin de l'enfant et surtout de sa conception, manipulant un père impotent et mettant à contribution un père de substitution, plus viril, sans qu'aucun des deux ait conscience de ce qui se passe.

Un autre épisode met en scène des femmes maîtrisant leur sexualité et leur maternité, et imposant leur désir aux hommes. Dans le livre V, les nièces de Morgane ont décidé de mettre en place des épreuves pour sélectionner les meilleurs géniteurs afin de tomber enceintes³¹ et les trois premières sœurs réussissent à séduire trois valeureux chevaliers

28. — *Ibid.*, l. IV, p. 1002.

29. — *Ibid.*

30. — *Ibid.*, l. IV, p. 1003.

31. — *Ibid.*, l. V, t. 1, p. 277, § 281.

Perceforest, campant des femmes fortes et positives, serait-il donc un roman « féministe » ? Imprégné par le *Roman de la Rose* (le luiton Zéphir doit à Genius³²) et diffusé dans un milieu bourguignon qui n'est pas resté à l'écart du débat sur le *Roman de la Rose*, déjà un peu ancien vers 1450, mais toujours d'actualité dans la Querelle des femmes, comme en témoignent Martin le Franc et son *Champion des Dames* de 1440-1442, *Perceforest* peut se lire dans le contexte du questionnement contemporain sur les femmes. Par ailleurs, un certain nombre de rapprochements peuvent être proposés entre la Reine Fée et Isabelle de Portugal³³, et Cersés tient peut-être de Jeanne d'Arc, mais aussi, et surtout selon moi, de Jacqueline de Hainaut (de Bavière) qui eut de nombreux maris et se déguisa en page pour soulever la Hollande contre Philippe le Bon³⁴, tout comme Cersés, dont la première apparition dans le texte se situe à Tournai, se vêt en écuyer et livre le royaume de Perceforest à l'ennemi. Certes le motif du travestissement est attesté ailleurs, comme en témoigne le *Roman de Silence*, et un parallèle historique, plus ancien, pourrait être fait, comme le suggère Sylvia Huot, avec Guillaume de Hainaut et Jean d'Avesnes³⁵ : il n'en demeure pas moins que le lecteur bourguignon des années 1450 n'a pu manquer de mettre en relation les femmes fortes de *Perceforest* avec la Querelle des femmes et avec quelques figures contemporaines. Il se pourrait que le « féminisme » de *Perceforest* soit inscrit dans son siècle, voire plus daté (dans les deux sens du terme : relevant d'une période donnée et dépassé) que précurseur. C'est ce que suggère

35. — S. HUOT, *Postcolonial Fictions*, p. 180.

Les femmes, le désir et le surnaturel

La *libido sentiendi* n'est pas féminine. Elle est masculine, et c'est un point faible. De nombreux épisodes suggèrent que le désir masculin peut se tromper d'objet : c'est le cas pour Norgal, qui croit aimer Blanche, à tort. Ce désir est mortifère : le dos de la Beste Glatissant, qui montre à chacun l'objet de ses désirs, piège, dans une luminosité colorée, celui qui la regarde, puis le dévore. Le miroir où les chevaliers contemplent, stupéfiés, leur désir dans le livre VI les rend *recreants*³⁸. L'une des fonctions principales du *luiton* Zéphir est de canaliser les désirs de chevaliers fougueux comme Estonné ou Passelion, ou d'orienter de jeunes velléitaires comme Nestor, afin qu'ils se reproduisent et donnent naissance à de glorieux lignages, assurant la transition entre les Grecs d'Alexandre le Grand et le monde arthurien. Livré à lui-même, le désir masculin n'est que faiblesse et erreur.

40. — *Perceforest*, éd. cit., l. III, t. 1, p. 109-112.

à *libido*), il imagine et fantasme. Si plusieurs pages sont consacrées aux souffrances que le désir inflige au chevalier⁴¹, une phrase suffit pour Neronés : *elle estoit tellement ferue en l'amour du jenne chevalier que plus n'en pouoit*⁴². Il n'y a pas symétrie : *ces deux amans furent plusieurs jours a grant martire, l'un par couardie de requerre et l'autre par faulte de requereur*⁴³. Finalement le chevalier fait un aveu contourné, les yeux cachés derrière un *coeucrechie*⁴⁴ et c'est à Neronés qu'il revient de traduire et de prononcer, paradoxalement, la déclaration d'amour que le jeune homme devrait lui adresser⁴⁵. Désormais, elle est le médecin, lui le malade, et c'est attendrie par ses larmes (et non poussée par le désir) qu'elle approche son visage du sien⁴⁶ et lui accorde explicitement son corps et son amour, dans un baiser. Dans cette histoire d'amour réciproque et exemplaire, le désir est masculin, il rend vulnérable et les femmes ne lui sont pas soumises. Il n'est pas question d'un désir féminin émancipé : si les femmes sont fortes, c'est qu'elles ne sont pas hantées par la *libido sentiendi*.

Deux épisodes laissent cependant deviner un désir (*libido sentiendi*) féminin : ils correspondent à des situations d'exception. Cersés la romaine a d'abord une liaison avec Luce, puis avec Betidés. Dans les deux cas, les sentiments semblent symétriques : *Mais il vous fault entendre que, se Nabel s'enamoura de la damoiselle, aussi fist elle de lui ; il y a amour sy grande entre eulx deux*⁴⁷. Mais cette symétrie est contredite par le fait que le texte accorde une quinzaine de lignes à la naissance de l'amour chez Nabel et rien à Cersés. Par ailleurs la formule *Mais il vous fault entendre que* attire l'attention du lecteur sur ce qui, ainsi présenté, apparaît comme surprenant, résistant à l'entendement : cette symétrie n'est pas normale, Cersés est un contre-exemple. Cersés, qui se déguise en homme, est habitée par un simulacre de désir, elle singe le désir des hommes, elle finira infanticide et foudroyée, le corps brûlé par le feu divin sanctionnant l'embrasement contre nature de sa chair⁴⁸.

Un autre épisode laisse émerger un désir féminin et montre en même temps un homme résistant, de son propre chef, aux pulsions sexuelles (sans que Zéphir ait besoin de le canaliser, ce qui est exceptionnel). Contredisant doublement les représentations majoritaires dans le récit, l'histoire de

41. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 108-112.

42. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 111, l. 67-69.

43. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 112, l. 85-88.

44. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 114, l. 176-177, p. 115, l. 208.

45. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 115.

46. — *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 116.

47. — *Ibid.*, l. III, t. 2, p. 290, l. 627-629, l. 630-631.

48. — *Ibid.*, l. IV, p. 608.

Capraise et Galafur met en scène une demoiselle qui éprouve un désir sexuel et un héros prédestiné à accomplir le destin de la Bretagne en ne succombant pas à sa libido : dans le livre V, les nièces de Morgane ont mis en place l'aventure de l'épée vermeille, qui gardera sa couleur uniquement si le chevalier qui a réussi à la saisir reste chaste, après qu'elles auront tenté de le séduire pour engendrer une descendance valeureuse. Les sœurs ne sont pas animées par la *libido sentiendi* : elles sont *en grant desir* de connaître le vainqueur de l'épreuve du Perron et surtout d'avoir des enfants. Elles instaurent une épreuve pour sélectionner le meilleur géniteur, qui n'aura pas semé ses gènes aux quatre vents, et elles attisent son désir par des *boivres*. Les trois sœurs les plus âgées parviennent à leurs fins. Capraise, cependant, mue par un puissant désir de maternité⁴⁹, tente en vain de séduire Galafur⁵⁰, qui résiste à la mise en scène complexe des sœurs qui lui font croire que la déesse Vénus va le visiter la nuit. Sans qu'il soit possible de développer⁵¹, il importe de noter que Vénus inspire du désir à Capraise : couchée avec Galafur, elle *commença [...] a souppirer ung petit. Et ce lui procedoit d'une certaine tendreur et paour entremeslee de grant desir*⁵². Cependant le désir de Capraise ne peut se confondre avec un désir masculin : il est tempéré par sa virginité (*mais pour ce qu'elle estoit encores pucelle et que vergongne dominoit fort en elle, certes elle se deporta du surplus*⁵³), qui en même temps l'explique : si elle n'était pas vierge, elle serait mère et assouvie, car, le texte ne cesse de le rappeler, son désir le plus puissant est d'être mère et elle agit *non pas tant pour le plaisir du deduit comme pour estre mere*⁵⁴. Cet épisode, fort long, illustre un cas extrême et exceptionnel, d'une femme qui désire et d'un homme que son désir ne contrôle pas, Galafur, qui annonce par son nom et sa vertu Galaad, étant un élu qui rend caduques, par sa valeur morale et spirituelle, les lois naturelles, en particulier cette faiblesse qu'est le désir masculin.

Ce n'est donc pas au nom d'une reconnaissance du désir féminin que les femmes fortes de *Perceforest* pourraient incarner un féminisme médiéval, mais au contraire parce que les femmes sont présentées comme moins susceptibles que les hommes de subir les assauts d'une libido asservissante.

49. — *Ibid.*, l. V, t. 1, p. 244-246, § 249.

50. — *Ibid.*, l. V, t. 1, p. 240-296, § 244-299.

51. — Cf. Chr. FERLAMPIN-ACHER, « Les amours des nièces de Morgane dans *Perceforest* (l. V) : la mise en scène du désir », dans *Byzanz und das Abendland. Byzance et l'Occident VII. Actes du colloque de Budapest, 25-28 novembre 2019*, Collège Eötvös József, dir. E. EGEDI-KOVÁCS (à paraître).

52. — *Perceforest*, éd. cit., l. V, t. 1, p. 281-282, § 285.

53. — *Ibid.*, l. V, t. 1, p. 246, § 250.

54. — *Ibid.*, l. V, t. 1, p. 291-292, § 295.

Si cette conception du désir qui invite à nuancer fortement l'idée d'une modernité intemporelle du féminisme de *Perceforest* fait partie des représentations communes au Moyen Âge, il revient à l'auteur de s'engager plus personnellement dans les débats de son temps pour tout ce qui relève de la relation au surnaturel. La *nigremance* n'est pas un pouvoir mais un savoir qui s'apprend, et qui dans le cas des demoiselles ou dames *faees* n'est pas diabolique (alors qu'un Aroés ou un Darnant pratiquent une magie noire). Dans un épisode surprenant du livre II⁵⁵, Estonné, emporté par le *luiton* Zéphir, assiste à un sabbat de vieilles sorcières barbuës, qui finit en pugilat carnavalesque⁵⁶ : j'ai pu rapprocher cet épisode de la Vauderie d'Arras, en territoire bourguignon (1459-1460)⁵⁷. Dans cet épisode, les sorcières (des femmes uniquement) sont des villageoises, laides, vieilles, stupides, armées d'ustensiles de la vie quotidienne : elles sont moquées et finalement dupées, lorsque le diable ne les défend pas contre Estonné. Bavardes impénitentes, elles ne semblent pas très maléfiques et la scène ne comporte rien qui renvoie à un imaginaire diabolique inquiétant, le démon supervisant la scène étant plus farceur qu'autre chose. *Perceforest* rejette le modèle de la sorcière diabolique, en possession d'un pouvoir dangereux dont elle userait au détriment des humains et en particulier des hommes, et se fait l'écho du débat qui anima le monde bourguignon au moment de la Vauderie : si certains diabolisèrent celle-ci, Philippe le Bon eut pour le moins une attitude pondérée, et certains historiens, dont Johan Huizinga, portent à son crédit l'arrêt des persécutions⁵⁸. Les adeptes des puissances des ténèbres, dans *Perceforest*, ne sont pas les sorcières, mais la *secte* de Darnant ou Aroés⁵⁹ : des femmes, dont les demoiselles de la forêt (dans le cas du lignage de Darnant) ou la Reine de la Roste Montagne et sa fille (dans celui de Darnant) œuvrent à mettre fin aux maléfices de ces mâles créatures du Diable. *Perceforest* déconstruit donc le lien privilégié entre femme et diablerie, que l'imaginaire de la fin du Moyen Âge tendait à consolider. Le « féminisme » de *Perceforest* tient surtout à ce rejet de la diabolisation des femmes.

55. — *Ibid.*, l. II, t. 1, p. 215ss.

56. — Cf. Chr. FERLAMPIN-ACHER, « Le sabbat de vieilles barbuës dans *Perceforest* », *Le Moyen Âge*, t. 99, 1993, p. 471-504. Cf. aussi un complément dans Chr. FERLAMPIN-ACHER, *Perceforest et Zéphir*, p. 164ss.

57. — *Ibid.*, p. 349. Cf. Fr. MERCIER, *La Vauderie d'Arras. Une chasse aux sorcières à l'Automne du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006 (*Histoire*).

58. — J. HUIZINGA, *L'automne du Moyen Âge*, trad. J. BASTIN, Paris, Payot, 1980 (1^{re} éd., 1919) (*Petite Bibliothèque Payot*, 373), p. 254-255. Pour un développement plus complet, cf. Chr. FERLAMPIN-ACHER, *Perceforest et Zéphir*, p. 351ss.

59. — *Ibid.*, p. 355ss.

Encore plus étrangère aux mentalités actuelles, la problématique de l'incubat permet aussi de valoriser les femmes. Comme je l'ai montré dans *Perceforest et Zéphir*⁶⁰, l'incubat est rejeté par *Perceforest* alors que le *luiton* Zéphir, qu'Anne Berthelot définit comme « épigone rétroactif de Merlin⁶¹ », le fils du diable, aurait pu donner lieu à des épisodes annonçant la conception par incubat du devin des premiers temps arthuriens, d'autant que le *luiton* et l'incube relèvent d'imaginaires apparentés. *Perceforest* tient cependant à l'écart toute union entre des esprits ou des dieux et des humains, qu'il s'agisse d'incubes, de succubes ou de hiérogamies : l'idée que Vénus souhaite coucher avec des chevaliers, émise par les nièces de Morgane, n'est qu'une fiction ; le père de Zélandine, dans le livre III, se trompe en pensant que c'est Mars qui a mis sa fille enceinte alors qu'elle était enfermée dans une tour : le père n'est ni un incube, ni Zéphir, c'est le chevalier Troylus que le *luiton*, sous la forme d'un oiseau, a transporté dans la chambre de la demoiselle⁶². Zéphir canalise, dompte, facilite les désirs des hommes, mais ne se substitue jamais à eux. Toutes les naissances, même celles qui annoncent Merlin ou Arthur, sont naturelles, et le péché originel d'une matière arthurienne dont le roi fondateur aurait été engendré selon un scénario du type « Amphitryon » avec l'aide du fils d'un démon se trouve effacé. C'est avec une énergie notable que l'auteur décline les généalogies et accouple les humains, aidé en cela par un Zéphir dont la tâche première est de faciliter la procréation et le renouvellement des générations. Une femme ne peut être trompée par des démons qui coucheraient avec elle : aucune n'a à craindre le sort de la mère de Merlin. La seule conception hors norme que reconnaît (et valorise) le texte est celle du Christ.

La valorisation de la femme dans *Perceforest* prend donc appui sur une conception du désir et un positionnement sur la question des rapports entre la femme et le diable qui n'auraient rien de féministe aujourd'hui, même si le rôle de l'éducation et des solidarités féminines peuvent entretenir l'illusion d'une communauté de pensée. Le rejet de l'incubat, qui rend à la Vierge Marie son statut d'exception miraculeuse, ne se comprend que resitué dans les débats contemporains de l'œuvre (en particulier au sujet de la sorcellerie) et relève d'un imaginaire daté, même s'il contribue, lui aussi, à affermir la maîtrise des femmes sur leur corps et leur sexualité. Dans cette perspective, l'orthodoxie chrétienne,

60. — *Ibid.*, p. 290ss.

61. — A. BERTHELOT, « Zéphir, épigone "rétroactif" de Merlin dans le *Roman de Perceforest* », *Le moyen français*, t. 38, 1996, p. 7-20.

62. — Chr. FERLAMPIN-ACHER, *Perceforest et Zéphir*, p. 324.

sur laquelle s'appuie *Perceforest*, posant l'exception virginale dans son unicité, contribue à valoriser la femme. Le « féminisme » de *Perceforest* n'est donc pas prophétique, il n'est que superficiellement concordant avec les discours des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles. Si le rejet de la violence physique et verbale, du viol, la maîtrise de la sexualité, la possibilité d'exercer le pouvoir, pourraient constituer des points de convergence, tout comme l'on pourrait mettre en relation le souci de dédramatiser les villageoises du sabbat, de modestes femmes, avec le projet social de certains féminismes, il n'en demeure pas moins qu'il faut résister à la séduction de l'analogie et à l'illusion d'une représentation trop téléologique de l'histoire des idées : la représentation du désir et de la conception virginale du Christ comme exception absolue aux conceptions naturelles qui sont la loi générale, fondamentale dans *Perceforest*, entre en contradiction avec les discours féministes modernes. Le « féminisme » de *Perceforest* n'est que très superficiellement concordant avec celui (ceux) des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles. Pour reprendre l'expression d'Alcuin Blamires, *Perceforest* est plus « profeminine » que « profeministe⁶³ » et rejetterait certainement la PMA en même temps que l'incubat.

63. — A. BLAMIRES, *The Case for Women in Medieval Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1997.